

existent nous n'en pouvons parler, car l'histologie comme la physiologie sont encore muettes à cet égard. Que les vibrations moléculaires soient en concordance dans le cerveau, comme partout ailleurs dans l'organisme avec la constitution même de l'élément anatomique, cela ne me paraît point discutable, mais autre chose est de découvrir à quelle disposition organique correspond telle aptitude, à quelle disposition des éléments nerveux correspond la tendance à telle impulsion.

## CHAPITRE IV

### La psychicité du criminel

Sans doute le cerveau est un organe vierge, dès le début de la vie; sans doute la première opération cérébrale est contemporaine de la première sensation et l'on pense moins que jamais à soutenir avec les rationalistes (Descartes, Leibnitz, etc.), l'hypothèse vécue des idées innées; mais on ne saurait néanmoins accepter sans un correctif l'opinion des sensualistes (Locke, Condillac, etc.), car le cerveau n'est pas absolument une *table rase* à la naissance : il porte en lui des dispositions organiques héréditaires qui expliquent que deux individus placés dans des milieux identiques, soumis aux mêmes impressions extérieures et à une même éducation, n'en sont pas moins très souvent profondément différents l'un de l'autre au point de vue psychique. C'est qu'en naissant nous apportons héréditairement des éléments histologiques nerveux qui ont une tendance à *vibrer* à l'unisson de leurs ancêtres. Nous héritons, comme le dit Maudsley, « de circonvolutions prêtes à reprendre, à certaines époques de la vie, le même genre d'activité qu'elles ont été appelées à remplir chez les ancêtres. »

Il ne faut pas oublier ce côté héréditaire quand on étudie la psychologie d'un homme, que cet homme soit vertueux ou criminel.

Dans notre cerveau, certains groupes de cellules sont plus aptes que d'autres à recevoir certaines catégories d'impressions et à les emmagasiner d'une façon plus ou moins durable (souvenir) selon les personnes. La division du travail, toujours associée à la spécialisation et au progrès morphologiques, a ainsi créé dans le cours des temps des centres fonctionnels dans le cerveau. Ces centres sont autant d'ouvriers dont le travail consensuel et coordonné aboutit à l'opération mentale réglée.

A l'origine des opérations mentales, à l'origine de toute connaissance, il y a la *sensation* (visuelle, auditive, tactile, musculaire, etc.); mais cette sensation serait une pauvre ressource pour l'esprit si celui-ci ne possédait la propriété d'*associer* les sensations et les idées qui en découlent comme l'eau jaillit d'une source. L'association des états de conscience dans le temps et dans l'espace, voilà le phénomène fondamental des opérations cérébrales. La sensation remémorée constitue une image mentale; les images mentales nous servent de formules pendant la réflexion; elles donnent un corps à notre pensée et la précisent. Quand nous réfléchissons, elles se présentent à notre esprit, et nous *entendons* (images auditives), nous *voyons* (images visuelles), nous *parlons* (images motrices) mentalement. C'est là ce que l'on a appelé le *langage intérieur*; et si c'est la *parole* qui a surtout fait l'homme, n'oublions pas que le mot parlé ou écrit n'est que le symbole d'une image; il donne plus de netteté à l'idée et la développe à ce point qu'on ne peut *largement* penser sans signes, mais il n'est que le *représentant* et l'*auxiliaire* de l'idée. La parole mentale est là quand nous lisons; tout en lisant des yeux, on entend intérieurement le son des paroles que l'on voit. Elle est là quand nous parlons; il suffit de parler en « s'écoutant » pour entendre la parole intérieure qui dicte les mots que nous allons prononcer. Elle est encore là quand nous écrivons; c'est elle qui dicte les mots que nous traçons sur le papier. L'audition mentale qui nous fait percevoir sous forme d'images auditives, c'est-à-dire sous forme de sensations conservées et plus ou moins nettes encore, toute la série des bruits, des sons, des mots que nous avons antérieurement entendus, joue un rôle considérable en psychologie.

A côté de l'audition mentale, il y a la *vision mentale*. Chez

les *visuels* la pensée se forme en mots écrits. Ces hommes n'entendent pas leur pensée, ils la lisent; la langue n'est pour eux qu'une peinture. Enfin, il y a une autre catégorie de gens qui ni ne *voient*, ni n'*entendent* leur pensée, mais qui la *parlent* mentalement. Chez ceux-là, la parole intérieure devient souvent assez vive pour qu'ils en viennent à prononcer à voix basse les mots que dit le langage intérieur; la langue se meut involontairement dans leur bouche quand ils pensent. Ce sont là les *moteurs* (1).

Comme on le voit les sensations gravées dans notre cerveau, après avoir suivi chaque jour la voie de nos organes des sens, constituent notre bagage intellectuel. Eh bien, ce bagage est variable avec chacun de nous. Chez les uns prédomine l'image visuelle, dans une autre catégorie l'image motrice. Acquis par les sens, ces images doivent varier avec l'*acuité* même des organes des sens. Gravées dans le cerveau en des centres fonctionnels distincts, mais reliés intimement les uns aux autres, elles doivent varier avec la puissance même de ces centres fonctionnels. Cela est tellement vrai que l'une ou plusieurs d'entre elles peuvent périlcliter à l'exclusion des autres. L'effacement des images auditives des mots amène la *surdité verbale*; l'effacement des images visuelles produit la *cécité verbale*; l'effacement des images motrices ou centrales du cerveau amène la *paralyse de l'expression mimique* et des *mouvements volontaires*.

La psychologie du criminel a beaucoup à retirer de tous ces faits. N'est-il pas évident, par exemple, que l'imperfection même ou le trouble originaire ou acquis d'un des organes des sens pourra aboutir à une perversion dans l'association des images mentales? Ne peut-on pas supposer que chez les criminels, — qui sont d'ordinaire des impulsifs, — les images motrices ont pris une ampleur et une puissance exagérées? De là ne peut-il découler des troubles cérébraux ou psychiques qui aboutissent au dérèglement de la pensée? Ce dérèglement ne peut-il avoir un retentissement marqué sur la façon de se conduire dans le

(1) Jacques Inaudi, par exemple, ce calculateur prodige, est un *auditif* et un *moteur* qui a besoin de *répéter* et *marmotter* les chiffres; le résultat obtenu par calcul mental vient comme par déclenchement, automatiquement pour ainsi dire.

monde, en un mot sur la moralité ? Il ne nous paraît pas douteux qu'il en soit ainsi, car de même que l'œil du daltonien ne voit point la couleur rouge, l'image mentale de l'altruisme et du bien est absente dans le cerveau du criminel. — Or, les idées, vues du côté efférent, sont des mouvements naissants, c'est-à-dire, des intuitions de mouvements.

Il est démontré que l'idée d'un mouvement, c'est déjà le mouvement qui commence, tellement l'impression est liée à la réponse, c'est-à-dire au mouvement (acte réflexe) qui en est le corollaire en quelque sorte fatal. Quand celui-ci ne survient pas, il faut une inhibition, un frein qui vienne l'arrêter au moment même où il allait se produire. Ce frein dans la vie psychique, c'est la raison et la volonté. Où cette dernière défaille, la *brute* reparait tout entière avec ses appétits impérieux. Les habitudes sociales sont foulées aux pieds, le bien et la vie des autres sont en péril ; c'est le vol violent ou hypocrite, c'est le meurtre au grand jour ou lâche en ses louches allures.

L'homme pour assurer sa vie et celle de son espèce possède un mécanisme particulier qui l'avertit à chaque instant des conditions à satisfaire pour assurer cette double existence.

La vibration ou mouvement intérieur qui lui sert d'avertisseur impeccable, c'est ce que l'on appelle le *besoin*. Né d'impressions extérieures, le besoin s'appelle *sensation* ; engendré dans quelque organe de la vie végétative, il prend le nom d'*appétit* ; naît-il dans le cerveau, il se nomme *sentiment*. Voilà le bagage fondamental à l'aide duquel l'homme sent, pense et agit.

Les sentiments, poussés à leur extrême puissance, dirigent l'homme sous le nom de *passions*. L'*instinct* n'est qu'un besoin fixé par l'hérédité qui a perdu conscience de lui-même à force d'être répété et par suite de la *loi de l'automatisme des habitudes*. Les besoins sont des sollicitateurs ; ils mettent en jeu le mécanisme cérébro-médullaire dont le point d'aboutissant est le mouvement destiné à satisfaire le besoin. Mais chez l'homme adulte, et spécialement chez l'homme cultivé, entre le besoin, l'appétit et les sentiments qui mettent en mouvement l'activité cérébrale, et les centres d'impulsions cérébro-médullaires qui dirigent les mouvements propres à satisfaire les sollicitations

extérieures et intérieures, vient se placer l'association des sensations et des idées, ce que l'on appelle l'*intelligence*, qui compare, apprécie et juge.

Au début, à l'impression brutale, répondait un mouvement non moins brutal et plus ou moins bien approprié au but ; c'était l'acte réflexe pur. Plus tard, une fois l'homme sorti de l'animalité ou de l'enfance, autrement dit une fois l'intelligence éveillée l'homme n'est plus entièrement dominé par le besoin ou le sentiment ; la raison, acquise par l'expérience répétée, vient peser la valeur du besoin et, selon les résultats de ses jugements, laisse libre carrière à ses exigences ou bien en modifie le cours. Toutefois la raison ne fait qu'opposer un sentiment à un autre, et se borne, en définitive, à laisser triompher le plus fort au moment où elle se détermine.

Mais dans l'organisation actuelle des sociétés humaines, tel que l'a faite l'état social, les besoins et les sentiments de l'homme ne peuvent plus toujours trouver une libre et complète satisfaction ; ils trouvent un frein dans les besoins d'autrui, dans les sentiments, la façon de penser, les traditions, les lois de la collectivité, et la liberté de chacun, on l'a souvent répété avec raison, s'arrête là où elle nuit à celle des autres.

C'est alors que naissent ces sentiments d'un nouvel ordre que l'on appelle les *sentiments moraux*, la *moralité*.

Ouvrons ici une parenthèse et demandons-nous brièvement ce que c'est au juste que la *morale*, la chose en vaut la peine.

Nous demander, dirai-je avec Garofalo, si tout ce qui est *délit* et *crime* pour notre époque et notre Société a *toujours* eu *partout* le même caractère, serait puéril... La Sociologie comparée nous a édifié sur la prétendue constance du *bien* et du *mal* par toute la terre et par tous les temps... Vérité en deçà, erreur au delà des Pyrénées..... Mais on peut néanmoins accorder que le délit et le crime sont toujours des actions nuisibles pour l'individu ou la communauté, qui blessent en même temps ce que l'on est convenu d'appeler le sens moral d'une société humaine. Or, le sens moral s'est lentement dégagé de la bête ; il s'est lentement développé dans l'humanité. Il est né, selon Darwin, de la sympathie instinctive pour nos semblables, ou plutôt, comme le dit Herbert Spencer, d'expériences d'utilité

accumulées et devenues graduellement organiques, instinctives et héréditaires. Du reste, que ce soit ou non les expériences d'utilité organisées et consolidées à travers les générations passées de l'espèce humaine ; que ces expériences aient produit des modifications nerveuses correspondantes qui, par transmission et accumulation continues sont devenues des facultés morales, c'est-à-dire des émotions correspondant à la bonne ou à la mauvaise conduite, il n'en reste pas moins vrai que chaque race possède aujourd'hui une somme d'instincts moraux qui sont le partage de l'individu comme le type physique de la race à laquelle il appartient...

La preuve que la morale n'est pas le fruit du raisonnement individuel, c'est qu'elle n'est pas plus développée souvent chez les hommes de haute culture intellectuelle que chez les rustiques très bornés. Les sentiments de Tartuffe et de Machiavel ne se retrouvent pas seulement dans la basse classe, et chez plus d'un membre de nos sociétés bourgeoises le fond du caractère est l'hypocrisie et le mensonge... L'existence psychologique du sens moral n'est donc pas niable... Mais si c'est une activité psychique, il n'est pas immuable et il peut être sujet à des altérations comme la raison elle-même.

Les gradations sont innombrables, comme le dit Maudsley « entre la suprême énergie d'une volonté bien organisée et l'absence complète du sens moral. »

« Il existe, comme le fait observer Garofalo, par toute l'espèce humaine un sentiment de *pitié négative*, c'est-à-dire un sentiment d'abstention de certaines actions cruelles ; l'opinion publique a toujours considéré comme des crimes les violations de ce sentiment nuisibles à la fois à l'individu et à la communauté. Pareillement nous trouvons par toute la terre un sentiment plus ou moins chaud de probité, c'est-à-dire un sentiment altruiste qui correspond au sentiment égoïste de la propriété ; la violation de ce sentiment est partout considérée comme un délit. Voilà pourquoi un général d'armée, qui a commis un massacre, n'est pas considéré comme un criminel, mais au contraire, comme un héros ; car, pour qu'il y ait crime, il ne suffit pas que les actes soient en eux-mêmes cruels et injustes, mais il faut encore qu'ils soient nuisibles à la société...

Voilà aussi pourquoi la guerre n'est pas un crime. C'est un mal, un malheur, mais c'est un mal nécessaire.

« Dès lors si les sentiments moyens de pitié et de probité sont le substratum de toute moralité, le délinquant, le criminel, ne pourra être qu'un homme chez qui il y a absence, éclipse ou faiblesse de l'un ou l'autre de ces sentiments » (Garofalo).

Eh bien ! la moralité, voilà ce qui va dominer l'homme civilisé, et que dans sa quintessenciation on peut peindre par ces mots : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait.

Mais le sentiment primitif, omnipotent dans ses âpres désirs et dans ses convoitises sans bornes, n'est pas mort pour cela. A un moment donné, par suite de circonstances particulières, il peut reprendre tout son brutal empire. Il terrasse la raison et entraîne l'homme en dehors des lois du contrat social qu'il a plutôt subies du reste qu'acceptées. Grattez l'écorce, vous retrouvez l'animal. « Le maître réparait, dit justement Corre qui a analysé avec talent cette partie de la psychicité ; il brise l'obligation à laquelle il avait paru se soumettre jusqu'alors, et ici le *délit*, ailleurs le *crime*, comme on est convenu de le dire, est le résultat de la rupture du contrat... obligatoire, imposé. Mais là où il y a des droits, il est de toute nécessité qu'il y ait des devoirs, et chacun doit s'y soumettre de bon cœur. »

La satisfaction d'un besoin, d'un désir, d'une idée suppose naturellement un acte. Cet acte, sollicité par la sensation, c'est au fond le besoin qui l'ordonne, c'est l'instinct (acte réflexe, plus ou moins compliqué mais inconscient) ou l'intelligence (association d'actes réflexes conscients) qui le dirige et l'adapte au but. D'un côté des conducteurs centripètes (nerfs sensitifs) qui portent l'impression, de l'autre des conducteurs centrifuges (nerfs moteurs) qui conduisent l'impulsion et font exécuter le mouvement par des ouvriers spéciaux qui sont les muscles ; entre les deux des centres récepteurs, enregistreurs, idéomoteurs, qui sentent, perçoivent, pèsent, analysent la sensation, et coordonnent le mouvement, voilà la chaîne. Dans cette chaîne où est la *volonté* ?

En tant que concept autonome, métaphysique, nous le verrons quand nous traiterons de la responsabilité morale, la

volonté n'existe pas. L'intelligence, résultat de l'expérience accumulée, qui nous a édifié sur les relations des êtres avec le milieu cosmique et sur les rapports des êtres entre eux, oppose un sentiment à un autre sentiment, un besoin, un appétit à un autre ; le plus faible au moment succombe, le plus fort persiste et régit l'acte. Rien ne se fait sans motif ; le motif *détermine* l'acte volontaire, voilà ce qui est, voilà le rôle de la raison, simple conséquence d'actes réflexes complexes, associés et coordonnés. Le *déterminisme* le plus rigoureux préside à tout ce travail. Rérentivité des sensations (mémoires), association des souvenirs, association des sentiments et des idées, combat de sentiments, bataille d'idées, lutte de passions, voilà la vie cérébrale, tels sont les éternels caractères de la vie psychique.

C'est ce qui explique qu'un acte puisse être exécuté en dépit de ce que l'on appelle la raison. La puissance d'un sentiment, à un moment donné de la vie, peut être forte à ce point que ce sentiment devient une véritable obsession ; elle peut être telle que le raisonnement semble avoir perdu toute existence. La vue d'un objet ardemment désiré, au point de s'imposer à l'esprit comme nécessaire, indispensable, peut entraîner à des actes délictueux ; l'intimité soudaine d'une femme ardemment convoitée peut troubler l'imagination, hypnotiser la raison, au point de traduire la passion chère à Cythère en une impulsion qui aboutit au crime ; l'abandon d'une maîtresse chérie peut conduire au suicide l'homme jusqu'alors le plus sensé ; l'homme le plus doux qui subitement surprend un amant aux pieds de sa femme peut, par un sentiment de colère, d'amour-propre blessé ou de jalousie, devenir tout à coup un meurtrier. Dans tous ces cas, la faute contre les us et coutumes, contre les lois sociales, n'est que le résultat presque fatal d'une impulsion excessive, comme agrandie par une loupe puissante, sollicitée elle-même par un stimulus extérieur dont l'empire étroit et absorbe l'individu. Où est la frontière nette et évidente qui sépare l'acte réflexe brutal de la liberté psychique ? Où commence la volonté ? Où finit-elle ? Où l'acte cesse-t-il d'être un simple accident physiologique ? Redoutables problèmes pour ceux qui basent la pénalité sur la responsabilité morale.

Je ne puis que m'associer à Corre lorsqu'il dit : L'impulsion

à laquelle obéit l'hypnotisé succède à un travail cérébral silencieux et inconscient comme celui qui peut se produire dans le somnambulisme naturel ou au cours de certains rêves ; l'acte résulte d'une élaboration cérébrale et découle de l'opposition d'une série de sentiments ou d'idées, mais l'élaboration elle-même reste inconsciente, sans liaison, apparente du moins, avec les sentiments et les idées de la personne à l'état de veille, et l'acte auquel elle se livre contraste étrangement avec ses tendances et ses allures ordinaires.

Et qu'on ne s'y méprenne pas, l'hypnose, la contemplation, l'extase, n'a pas lieu que dans l'art, que dans le beau et le grand, elle plonge aussi ses racines dans le vice et la débauche. Combien d'autres sollicitations du reste, les unes d'ordre physique, les autres d'ordre social, toutes aussi impérieuses les unes que les autres ne sont pas susceptibles de bouleverser l'idéation à un moment donné et d'appeler presque directement l'excitomotricité à des actes qui n'ont aucune relation appréciable avec la raison et le jugement !

Il résulte de là que si la physiologie cérébrale conserve le mot de *volonté*, de *volition*, ce n'est là qu'un simple mot qui sert à désigner le rapport qui relie la sensation à l'incitation motrice réclamée par cette sensation. De l'ensemble des volitions habituelles ainsi comprises résulte le *caractère*, important à connaître pour prévoir et apprécier les actes d'un individu et « sorte de résultante des modalités cérébrales individuelles », mais ni la volonté, ni le caractère ne sont fonction spéciale, autonome, d'un centre particulier, que la psycho-physiologie n'a jamais trouvé.

Mais, dira-t-on, si la volonté disparaît, la *liberté morale* s'éteint et avec elle la responsabilité des actes a vécu ! Certes, l'homme n'a que bien peu d'influence sur le milieu qui l'entoure, tandis que ce milieu réagit sur lui à tout instant de la vie et lui imprime, sans qu'il s'en aperçoive, son cachet toujours changeant. Il s'agit sans cesse, mais c'est l'événement qui le mène ; c'est l'esprit des autres, — jusqu'à l'esprit des morts, — qui le guident ; c'est à la tradition, c'est à la mode, c'est à son entourage qu'il obéit ; c'est l'exemple — si contagieux, — qui sautille sans cesse devant ses yeux, qu'il imite, et le malheureux s'écrie : Je suis libre ! Libre, oui, de faire comme les autres !